

## La passion biographique

Robert Major

Jack Kerouac et l'imaginaire québécois  
Volume 13, Number 3 (39), printemps 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200735ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/200735ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (print)  
1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Major, R. (1988). La passion biographique. *Voix et Images*, 13 (3), 474–478.  
<https://doi.org/10.7202/200735ar>

## Essai

## La passion biographique

par Robert Major, Université d'Ottawa

Par une juste et prévisible logique des choses, la biographie revient avec force dans les études littéraires. Logique palingénésique. Les modes récentes voulaient que l'on crie haro sur l'histoire littéraire. Chacun, après tout, comme le disait Malraux, n'était qu'un misérable petit tas de secrets, toujours les mêmes. Mais chacun n'était pas écrivain pour autant. Déjà, en pleine vogue lansonnienne, Valéry avait lancé son *non sequitur*: l'histoire n'observait que l'insignifiant; l'essentiel lui échappait. Ses enfants spirituels, dans la recherche de la signifiante, justement, n'auraient donc que structure et texte à la bouche: l'œuvre comme système de signification, univers de signes, redevable d'une seule analyse immanente. Et tous de prêter leur concours pour déboulonner l'écrivain. Même les marxistes, par une curieuse aberration, n'avaient rien de mieux à faire — tout en luttant contre l'aliénation économique du prolétariat — que de déposséder l'écrivain de son produit: le véritable sujet de la création était collectif!

Certes, pendant ces années, la biographie, malgré son discrédit, n'avait pas perdu tous les droits: André Maurois ou Henri Guillemin assuraient la relève de Sainte-Beuve, et les lecteurs étaient nombreux. Par ailleurs, la déconsidération officielle ne s'étendait pas au monde anglophone qui n'a jamais cessé de croire aux *uses of great men* (cf. Emerson: **Representative Men**) et qui nous fournissait, avec régularité, de magistrales biographies de nos propres écrivains tout autant que des siens. Et il y avait toujours l'exemple de Sartre qui, en pleine vogue structuraliste, lançait les trois mille pages de son Flaubert pour répondre à la question: «Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui?»

Pas de n'importe quel homme, évidemment. Car, si depuis Flaubert et Zola le roman sérieux ne s'intéresse presque exclusivement qu'aux quidams (laissant les figures héroïques en pâture aux romans populaires), la biographie, elle, n'a d'autre objet que la vie des personnes illustres. Connaître, mieux souvent que ses propres intimes, la vie, l'âme d'une personne exceptionnelle et en particulier d'un grand auteur. Doit-on s'en plaindre ou s'en réjouir: recrudescence ou renaissance des études biographiques? Toujours est-il que la passion biographique se manifeste avec vigueur dans de nombreuses parutions récentes; parmi celles-ci, **Desafinado: Otobiographie de Hubert Aquin**, de Françoise Maccabée-Iqbal<sup>1</sup>, et **Gatien Lapointe: l'homme en marche**, de Bernard Pozier<sup>2</sup>.

On connaît le point de vue de Françoise Maccabée-Iqbal dans son premier livre sur Hubert Aquin (**Hubert Aquin, romancier**<sup>3</sup>): sans doute Aquin tendait-il à la mort de tout son être et depuis toujours; l'écriture somptueuse de

ses romans, toutefois, conjurait celle-ci; l'écriture, en effet, lui était drogue toute-puissante, aux pouvoirs rédempteurs. Aquin s'est suicidé mais l'œuvre éclaire cette mort et lui donne sens: ne trouve-t-on pas dans ses romans cette fascination pour la mort et le suicide, cet envoûtement de la violence, cette fragmentation du moi, cette impuissance à rejoindre autrui, ce sentiment de culpabilité, cette profusion du sexe et son interdiction absolue, cette angoisse devant la fuite du temps, cette figure du rédempteur sacrifié qui connaîtront, dans le suicide de l'écrivain, leur aboutissement? L'étude des romans, axée sur une approche textuelle, explorait le nœud où toutes ces pulsions s'incarnaient: le langage. Mais comme, pour Françoise Maccabée-Iqbal, chacun des romans se transforme en espace biographique en empruntant les formes de la littérature intime (journal, mémoires, lettres, film autobiographique), comme elle croit, avec raison, que chacun des livres d'Aquin est un lieu théâtral où il joue sa propre comédie, comme, surtout, elle démontrait dans ce premier livre une très grande finesse analytique et un penchant certain pour une lecture, disons, psychanalytique de l'œuvre, il était sans doute inévitable qu'à la suite de sa belle étude de l'œuvre, elle s'intéresse au romancier. Inévitable qu'elle cherche à préciser le texte premier, celui de l'inconscient, dont l'œuvre imprimé n'est que la représentation; au double sens de ce dernier terme: le produit délégué ou le «représentant» de la pulsion, et le rejeton symbolique ou la «représentation».

Redoutable entreprise. Car si la psychanalyse a fait «pâlir» l'inconscient, comme le dit Lacan, elle a aussi fait pâlir la littérature. À l'instar de ces patients cultivés qui servent à leur analyste, et sur un plateau d'argent, les mets que celui-ci voulait apprêter, un écrivain superbement intelligent et cultivé comme Aquin façonne son œuvre pour des lecteurs informés de psychanalyse. Sa double œuvre: l'imprimé, et l'autre, son «super chef d'œuvre», sa vie. Comment saisir un être qui a prévu toutes les interprétations et qui pourrait n'agir et ne parler qu'en fonction des interprétations qu'il sollicitait? Comme ces grands hommes actuels qui préparent eux-mêmes pour les futurs historiens tous les petits bouts de papier qu'autrefois les antiquaires et bouquinistes avaient mission de traquer dans des greniers poussiéreux, qui conservent tous les bouts de ruban magnétique, et qui prévoient même la construction de la bibliothèque qui doit abriter ce fatras. Quand tout est ainsi prévu et calculé, qu'est-ce qui est vrai? Tout est vrai dans la vie d'Aquin mais tout est jeu; tout est intensément vécu mais tout est spectacle; tout est senti mais tout est construit. Redoutable entreprise, donc, pour une psychobiographe.

Sans doute est-ce pourquoi Françoise Maccabée-Iqbal a convié à la tâche quelque soixante intervenants divers: conjointes et amantes, amis et amies, confrères et compagnons d'armes, famille et employés, professeurs et étudiants, critiques et médecin, autant de voix discordantes (mais souvent concordantes aussi) qui tracent le portrait d'un être désaccordé. De là le titre de son livre, *Desafinado* (mélodie-leitmotiv de *Prochain Episode*), qui signifie «désaccordé» et le sous-titre (disgracieux à volonté, semble-t-il): *Otobiographie* (oto — comme dans oreille, puisqu'il s'agit d'un *assemblage de fragments tirés d'interviews*).

*Dans ces pages, la visée est biographique en ce qu'elle s'attache aux pas de l'écrivain depuis l'enfance jusqu'au suicide. Cependant, mon approche ne ressortit pas à la biographie traditionnelle. En quête de la trajectoire visible et invisible d'un auteur, de ses multiples facettes et métamorphoses, elle participe davantage d'un tissage où les fils des ans, des événements et des gens rencontrés s'entrelacent avec les fils de l'imaginaire, d'associations libres, du contexte historique et du milieu socio-culturel. Sous-jacent à ces fils de la chaîne et de la trame, il y a le fil d'Ariane qui a pour nom la fascination du théâtre dans la vie et l'œuvre d'Aquin, fascination qui entraîne, dès l'adolescence, une participation consciente et inconsciente à la mise en scène du spectacle de sa vie (p. 16).*

Cette biographie est donc un montage savant, en cinq actes, de la tragédie aquinienne. Travail considérable, admirable. D'une qualité inégale, forcément, chacun des interviewés n'ayant pas même valeur (puisque'il faut aussi des comparses sur scène...), mais d'une lecture fascinante. On pourrait facilement chicaner l'auteure (la metteuse en scène) sur le choix de tel ou tel acteur, sur la maladresse ou l'arbitraire de certaines transitions: mais la distribution et la séquence des actions avaient été choisies par un autre! On pourrait lui reprocher l'insistance quelque peu lourde sur le complexe d'Édipe de son héros: en effet! Mais c'est la voie/voix qu'elle a choisie. Avec la même matière, chacun aurait fait un livre différent. Mais il aurait fallu que chacun commence par accumuler cette matière énorme, ce qui n'est pas évident.

Question peut-être plus pertinente: chacun aurait-il choisi de monter une pièce, c'est-à-dire de donner une composition scénique à cet ensemble? Je dis bien scénique et non dramatique, car il apparaît vite évident, à la lecture, que cette composition est plutôt artificielle, peu dramatique. Certes, Aquin était théâtral, sa vie est tragique et très tôt le lecteur de ce livre est conscient d'une fatalité dont le mécanisme implacable n'offre qu'une issue. Mais c'est justement l'absence de rebondissements ou de péripéties, le déroulement linéaire, la série fidèlement et timidement chronologique des scènes et des actes qui enlèvent à ce livre toute qualité réellement dramatique et confèrent à cette composition particulière, d'une part, un cachet de simple commodité pour un texte au départ éclaté et disjoint et, d'autre part, un petit air d'artifice littéraire (fort agréable, au demeurant). J'ai ainsi trouvé révélateur et paradoxal que ce livre, qui se présente comme une tragédie, ne contienne aucune scène aussi intense et dramatique, aussi passionnée et violente que celle, dans *Signé Hubert Aquin*<sup>4</sup> (livre-montage lui aussi, mais qui se présente seulement comme une enquête...), où Gordon Sheppard apprend la triste vérité à Andrée Yanacopoulo (chapitre 23). Sans doute un enquêteur peut-il se permettre des surprises et des provocations qu'une psycho-biographe s'interdit au départ. Il faut dire aussi que, pour son malheur, Françoise Maccabée-Iqbal arrive après d'autres qui, avec film ou livre sur Aquin, ont pu faire plus vite et ont pu ouvrir tous les placards. Arrive-t-elle assez tard pour qu'on dise: «Suffit! Paix à ses cendres!» Non pas. Car ce livre riche et touffu, intelligent et perspicace, stimulant et agaçant, va certainement nourrir pendant longtemps les réflexions et les interrogations des nombreux admirateurs de l'œuvre d'Aquin.

De Hubert Aquin à Gatién Lapointe, il n'y a qu'un pas, mais on change de monde. Objectivement, plusieurs éléments les rapprochent: contemporains (naissance en 1929 et 1931, respectivement), études à l'Université de Montréal puis à Paris, succès retentissants au milieu des années soixante (1963: *Ode au Saint-Laurent*; 1965: *Prochain Épisode*), enseignement dans le réseau de l'Université du Québec, activités nombreuses dans le monde de l'édition, influence profonde sur l'évolution de leurs genres respectifs, etc. On peut même constater, chez Lapointe, une même hantise-fascination de la mort. Si Aquin s'est suicidé à 47 ans, Lapointe, lui, avait refusé de dépasser les 49 ans (limite d'âge de son père), n'en avait pas davantage, rejetait l'intervention coronaire qui s'imposait, et s'est promené encore deux ans et neuf mois avec, au cœur, une «bombe à retardement» qui l'a finalement terrassé. Ceci dit, on change de monde néanmoins. Hubert Aquin est l'homme en fuite, le *poursuivi définitif* («Prologue» à *Desaffinado*), Gatién Lapointe est *l'homme en marche*. Dans le livre sympathique que lui a consacré Bernard Pozier, Gatién Lapointe apparaît aux antipodes de l'écrivain narcissique, conscient de sa valeur, s'offrant en spectacle, jouant son destin, friand de vie publique et de pouvoir. Au contraire, dans ce livre, on découvre un poète soucieux de l'ombre, se colletant aux mots les tentures tirées, comme un honnête artisan, pratiquant à l'excès l'humilité et l'effacement, extrêmement attentif aux autres, oublieux de lui-même pour susciter dans son entourage la création et des vocations de poètes.

Portrait chargé? Je ne saurais dire. Il est évident que ce livre est admiratif et louangeur. Bernard Pozier fut l'élève et le disciple avant de devenir le compagnon (au sens médiéval et au sens moderne) et l'ami de Gatién Lapointe. Mais son livre ne me semble pas hagiographique pour autant. Voulant faire connaître l'homme et le *maître de poésie*, le poète et l'artisan, le créateur et l'animateur incomparable des Éditions des Forges, il a réalisé lui aussi un livre-montage, une vision en kaléidoscope, *un témoignage et une expérience*. Livre sans prétention, donc, mais fort utile par sa dimension bio-bibliographique et par ses descriptions des différents recueils et des constantes dans l'œuvre. La biographie proprement dite ne concerne que le premier tiers du volume, mais l'ensemble est mû par la passion biographique: la volonté de parler d'un homme, en l'occurrence bien connu et bien aimé. Son beau titre (qui devait être celui de *Ode au Saint-Laurent*) et la tonalité générale de l'essai m'ont remis en mémoire quelques phrases d'Ernest Gagnon (*L'Homme d'ici*) qui me semblent à la fois résumer la vision chaleureuse de Bernard Pozier et le destin de Gatién Lapointe (et marquer la distance avec le monde de Hubert Aquin):

*La vie est une création incessante et joyeuse. Elle est achèvement et conquête. Elle est ascension et découverte. La vie pleine est un perpétuel dépassement et l'homme qui marche connaîtra l'exaltation des horizons libérateurs<sup>5</sup>.*

1 Françoise Maccabée-Iqbal, *Desaffinado: Otobiographie de Hubert Aquin*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 461 p.

- 2 Bernard Pozier, **Gatien Lapointe: l'homme en marche**, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 302 p.
- 3 Françoise Maccabée-Iqbal, **Hubert Aquin, romancier**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, 288 p.
- 4 Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, **Signé Hubert Aquin. Enquête sur le suicide d'un écrivain**, Montréal, Boréal Express, 1985, 353 p.
- 5 Ernest Gagnon, **l'Homme d'ici**, suivi de **Visage de l'intelligence**, Montréal, HMH, 1963, p. 30.